

§ II.

De la Peur & de la Crainte.

La peur a une très-grande part, soit à occasionner les maladies, soit à les aggraver. On ne peut être blâmé de chercher à conserver sa vie : mais si ce désir de conservation est porté trop loin, il conduit souvent à la perte de la vie même. La peur & la crainte affaiblissent l'esprit. Non seulement elles occasionnent des Maladies, mais encore elles rendent souvent ces Maladies fatales, & triomphent du courage le plus intrépide.

Effets de la
peur & de la
crainte dans
les Maladies.

Une peur subite a, en général, les effets les plus funestes. Les accès épileptiques & les autres Maladies convulsives en sont souvent les suites. De là le danger de cette habitude si commune parmi les enfans du peuple, de s'effrayer les uns les autres. Plusieurs ont perdu la vie, d'autres ont été rendus pour jamais inutiles à la société, par ces sortes de jeux. Il est dangereux de réveiller les passions humaines : elles sont susceptibles d'être facilement portées à des excès qui les empêchent d'avoir par la suite une marche régulière.

Maladies
occasionnées
par la peur.

(Cette habitude si commune aux enfans, de s'effrayer les uns les autres, est due surtout à l'imitation. Il y a peu de nourrices, de sœurs, de domestiques, qui, soit par caprice, soit pour témoigner un prétendu attachement aux enfans, soit par bêtise, ne se plaisent à ne jouer avec eux qu'en les effrayant : tantôt c'est par une surprise, occasionnée par un bruit fort & inattendu ; tantôt c'est par des cris aigus &

Suites fr.
nestes de
l'habitude où
sont les nour-
rices & les
valets, de ne
jouer avec
les enfans
qu'en les ef-
frayant.

perçans; tantôt c'est en leur présentant des objets capables de les surprendre désagréablement. Souvent ils leur font des récits fabuleux de mangeurs d'hommes, de revenans, de loups-garoux & de pareilles sottises, qui ne peuvent nuire à l'esprit sans nuire au corps. En blessant vivement leur petite imagination, cela peut leur procurer des songes funestes, & par conséquent de violentes émotions, qui irriteront trop fortement chez eux le genre nerveux, & donneront lieu à des *convulsions* auxquelles ils n'ont déjà que trop de propension. Un tremblement dans les membres, des attaques de *vapeurs* & d'*épilepsie*, sont souvent les tristes fruits de cette manie détestable, commune à tous ceux qui se mêlent d'élever les enfans.

La plupart de ces gens-là connoissent si peu les ménagemens qu'il faut avoir dans les jeux qu'ils font quelquefois avec les enfans, qu'on doit toujours interdire ces sortes de jeux à tous ceux qu'on ne connoît pas assez prudents. Les uns soulèvent de terre les enfans par le bas de la tête, pour leur faire voir, disent-ils, leur grand-père. S'il étoit vrai que les trépassés vissent leurs grands-pères, on pourroit, dit M. BALLESEXERD, tenir parole sans y penser; car ce prétendu badinage est capable de les tuer. Les autres vont par derrière leur appliquer fortement les mains sur les deux yeux, pour leur faire deviner ceux qui font une pareille sottise; jeu détestable qui ne va pas moins qu'à altérer l'organe de la vue pour toujours. Ceux-ci les prennent subitement dans les bras pour faire semblant de les jeter dans un puits, dans une rivière, ou par la fenêtre. Ceux-là leur tordent rudement les bras, en les serrant lourdement dans les leurs. D'autres

enfin feignent brusquement de courir après eux, leur font cogner la tête ou autre partie contre quelques corps durs, qui les blessent gravement. Je ne finirois pas, si je voulois énoncer ici les inconvéniens qu'il y a de laisser jouer les enfans avec des gens de cette espèce).

Mais ce sont les effets successifs de la peur, qui deviennent, en général, plus dangereux : la crainte constante d'un mal futur, en séjournant dans l'ame, occasionne souvent le mal même que l'on craint. De là il arrive qu'un grand nombre de personnes sont mortes des mêmes maladies qu'elles avoient appréhendées pendant longtemps, ou dont quelque accident, quelque folle prédiction les avoient frappées. C'est souvent le cas des femmes en couches. La plupart de celles qui sont mortes dans cet état, avoient été frappées de l'idée de cette espèce de mort longtemps avant qu'elles accouchassent ; & il y a grande raison de croire que cette impression a souvent été la seule cause de cette mort.

La manie qu'ont plusieurs personnes de ne parler de l'accouchement, qu'en le représentant accompagné de douleurs & de dangers, est très-nuisible aux femmes. Peu de femmes meurent en travail, quoiqu'un assez grand nombre meurt en couches ; ce qu'on peut expliquer de la manière suivante. Une femme, après être délivrée, se trouvant foible & épuisée, se croit tout aussitôt dans le plus grand danger ; & cette crainte est telle, que souvent elle supprime les évacuations nécessaires, dont dépend son rétablissement. C'est ainsi que les femmes sont souvent la victime de leur propre imagination, pendant qu'elles ne courroient aucun risque, si elles n'appréhendoient pas.

La crainte continue d'une Maladie, occasionne souvent cette Maladie même.

Les femmes en couches prises pour exemple.

Il arrive rarement que dans une grande Ville, la mort de deux ou trois *femmes en couches* ne soit pas suivie de plusieurs autres. Qu'une femme de la connoissance de ces premières soit enceinte, elle craint aussi-tôt le même sort, & cet accident devient *épidémique*, par la seule force de l'imagination. Que les *femmes enceintes* méprisent donc la peur, & qu'elles évitent, à tel prix que ce soit, de se trouver avec des commères, des babillardes, qui sont continuellement à répéter à leurs oreilles les accidens arrivés aux autres. On doit, en général, éloigner avec le plus grand soin tout ce qui peut alarmer une femme, soit *enceinte*, soit *en couches*.

Dangereux
effets des
sonneries fu-
néraires.

La plupart des femmes qui meurent *en couches*, doivent cet accident à une coutume ancienne & superstitieuse, encore en vogue dans la plupart des Provinces de l'Angleterre (& dans toutes les campagnes de France), de sonner toutes les cloches d'une Paroisse pour chaque personne qui meurt. Les personnes qui se croient en danger sont ordinairement très-curieuses; & si elles viennent à apprendre que l'on sonne pour une personne morte dans le même état que celui où elles se trouvent, quelles funestes conséquences ne doit-il pas en résulter? De quelque manière que les *femmes enceintes* apprennent la mort de leurs connoissances, elles sont toujours tellement disposées à craindre pour elles le même accident, qu'on ne peut, qu'avec les plus grandes difficultés, les persuader du contraire.

L'usage de sonner les cloches n'est pas pernicieux aux *femmes en couches* seules; il l'est encore dans beaucoup d'autres circonstances. Dans les *fièvres malignes*, dans lesquelles il est si difficile de soutenir le courage du malade,

quel effet ne produira pas une sonnerie funéraire, dont il est étourdi cinq ou six fois par jour ? Il n'est pas douteux que son imagination frappée ne lui fasse croire que ceux pour qui l'on sonne, sont morts de la maladie même dont il est attaqué. Cette crainte aura plus de force pour le décourager, que tous les cordiaux de la Médecine n'en auront pour le guérir.

(Si le son des cloches a des effets aussi funestes sur les personnes attaquées de Maladies graves, quelle impression ne doit point faire sur ces mêmes personnes, l'aspect d'un cadavre souvent étendu à leurs côtés ? C'est ce qui arrive tous les jours dans les hôpitaux, & surtout dans les hôpitaux où l'on entasse les malades les uns sur les autres, comme à l'Hôtel - Dieu de Paris. Nos Philosophes ont beau répéter cette vérité, que la mort n'est que le terme de la vie, qu'elle n'est que la séparation de l'âme & du corps; que par conséquent elle n'est point un mal réel, qu'elle n'est que la privation d'un bien; privation qui est même insensible : le peuple, tous les hommes en général, la regarderont toujours comme le plus grand des maux. La crainte de la mort aura toujours sur nous le plus grand empire : de là la repugnance pour les hôpitaux. Aussi n'y voit-on guère entrer que ceux qui sont absolument sans ressource : comme ils n'ont rien à perdre, que la mort n'est pour eux que le terme de la misère, ils y vont sans crainte, & cette confiance les sauve; car, si l'on y fait attention, ils sont presque les seuls qui en reviennent.

Pour les autres, que la perte de leur fortune, ou toute autre considération, force de s'y rendre, comme la vie a été pour eux quelque

Effets funestes de la crainte de la mort inspirée dans les hôpitaux.

chose, la crainte accompagne leurs premiers pas vers le séjour de la mort : la frayeur couche avec eux, & l'aspect de leurs voisins expirans & même expirés, les tue. M. LE ROY, dans l'Ouvrage annoncé ci-dessus, pag. 293 de ce Vol., a sagement prévu à tous ces funestes inconvéniens. Chaque malade, dans son Hôtel-Dieu, peut & doit avoir son lit; & chaque lit est placé & arrangé de manière que les malades qui sont dans les lits voisins, ne peuvent voir ce qui s'y passe. Par cette disposition, non seulement il empêche qu'ils ne soient épouvantés par les souffrances ou la mort de ceux qui les avoient, mais encore il prévient les courans du mauvais air des uns sur les autres. Cependant la libre circulation de l'air dans les salles, qui est si nécessaire, n'en est point altérée, parce que les habiles Physiciens savent trouver des ressources pour tout, comme on le verra dans l'Hôtel-Dieu de M. LE ROY).

Il faut éloigner du malade tout ce qui est capable de lui inspirer de la crainte.

Si l'on ne peut abolir la cérémonie superstitieuse des sonneries funéraires, il faut, autant qu'il est possible, tenir le malade éloigné du bruit des cloches & de tout ce qui peut l'alarmer; mais on est bien loin de suivre ce précepte. Il y a des gens qui n'ont d'autres affaires que de visiter un malade, pour venir chuchoter sans cesse à ses oreilles. Tels qui passent pour des amis sensibles, devroient plutôt être regardés comme des ennemis. Quiconque veut du bien à un malade, ne doit jamais laisser approcher de telles gens.

Le malade n'a besoin que de sa garde, & d'un aide quand on le change. Pourquoi

(Nous avons fait voir ci-devant, pag. 284 de ce Volume, qu'il étoit de la prudence de ne laisser entrer dans la chambre d'un malade, que les personnes nécessaires; & le nombre de ces

personnes est toujours très-petit : il se réduit toujours à la Garde, & à un aide dans les momens où il faut changer le malade : dans tout autre temps, la Garde seule suffit. Sur dix malades, neuf ont de l'aversion pour la compagnie; & pour peu qu'ils soient craintifs, cette compagnie leur est à charge, & même nuisible. La plupart des personnes qui se font une espèce de métier de visiter du matin au soir les malades, ont la fureur de parler, à quelque prix que ce soit, & quelque chose qui doive en arriver, il faut qu'elles aient donné leur avis avant que de sortir : ce n'est point à la Garde, ce n'est point aux parens à qui elles s'adressent, c'est au malade même; & si elles voyent que le malade n'y fasse pas une attention marquée, elles le lui répètent, de peur qu'il n'en soit point persuadé.

J'ai vu une Dame, quinze jours après un accouchement laborieux, à qui une de ces commères persuada qu'elle avoit un *ulcère* à la *matrice*. Rien n'annonçoit dans cette Dame une pareille maladie, & la visite confirma l'absurdité d'un pareil pronostic : on eut beau vouloir la convaincre du contraire, & détruire l'impression qu'avoit faite sur son esprit cette fausseté; elle avoit jeté des racines trop profondes, & la malade périt, au bout de deux mois, dans le *marasme*.

Une autre Dame périt également par une pareille imprudence. Elle étoit attaquée d'une *fièvre lente nerveuse* : comme l'*oppression* étoit considérable, & qu'elle n'avoit point cédé aux remèdes appropriés, une consultation décida qu'il falloit en venir à la *saignée* du pied. Le Chirurgien, après son opération, prit à part le mari & quelques commères qui étoient pré-

sentes ; il leur dit , *en confidence* , que les Médecins n'y connoissoient rien ; que cette maladie étoit une *hydropisie de poitrine*. Une de ces commères ne manqua pas de venir vite trouver la malade , & de lui rapporter le propos du Chirurgien ; il n'en fallut point davantage. Cette Dame avoit entendu dire que cette maladie étoit incurable ; l'impression que cette imprudence fit sur elle fut d'autant plus vive , qu'elle avoit le *genre nerveux* très-irritable : elle tomba insensiblement dans le *marasme* , & mourut au bout de cinq mois. Il n'est point de Praticien qui n'ait fait de pareilles observations).

L'usage de
pronostiquer
l'issue d'une
Maladie, ne
peut être que
nuisible aux
malades.

Les Médecins ont été long-temps dans l'habitude de *pronostiquer* , comme ils disent , le sort du malade , ou de prédire l'issue de la maladie. Ce ne peut être que la vanité qui ait introduit cet usage dans la pratique , & il ne peut avoir lieu qu'en dépit du sens commun & du salut du malade. J'ai connu un Médecin assez barbare pour se vanter d'avoir prononcé plus de sentences , plus d'arrêts , que tous les Juges de Sa Majesté. Plût à Dieu que ses arrêts n'ayent pas toujours été aussi funestes !

On peut , à la vérité , alléguer que le Médecin ne donne pas son opinion en présence du malade ; mais il fait encore plus mal. Il vaudroit mieux qu'un malade sensible entendit lui-même ce que dit le Docteur , que de l'apprendre par l'air triste , par les pleurs , par les propos interrompus de ceux qui l'entourent. Il est rare que l'on puisse cacher au malade le sentiment du Médecin , s'il est défavorable. L'embarras avec lequel les amis ou ceux qui soignent le malade , rapportent ce qu'on leur a dit , est , en général , suffisant pour découvrir la vérité.

On ne voit pas de quel droit un homme annonce la mort à un autre, surtout lorsque cette déclaration est capable de le tuer. Il est vrai que les hommes sont curieux de savoir les évènements, & qu'ils ne manquent jamais d'importuner le Médecin, jusqu'à ce qu'il ait donné son sentiment. Cependant une réponse équivoque, dans une circonstance où l'on ne doit tendre qu'à exciter les espérances du malade, est sans contredit la plus sage comme la plus sûre. Cette conduite ne nuit ni au malade, ni au Médecin. Rien ne tend plus à décrier la Médecine, que ces hardis pronostiqueurs qui, pour le dire en passant, sont les plus ignorans de la Faculté. Les erreurs qu'ils commettent tous les jours dans leurs pronostics, sont des preuves parlantes de la vanité humaine & de l'ignorance.

On ne doit qu'une réponse équivoque aux questions indiscrètes sur l'issue d'une Maladie.

Nous convenons qu'il est des circonstances dans lesquelles un Médecin ne peut s'empêcher de découvrir à quelqu'un de la famille, ou à quelque ami, le danger dans lequel se trouve un malade, quoiqu'il doive toujours le faire avec les plus grandes précautions. Mais, dans aucun cas, il n'est pas nécessaire que tout un canton, toute une Ville, sache, immédiatement après la première visite du Médecin, qu'il n'a pas d'espérance de rétablir ce malade. Les personnes qui, par une curiosité indiscrète, sont sans cesse à questionner le Médecin sur le sort d'une Maladie, ne méritent certainement qu'une réponse équivoque (2).

Précautions dont il faut user lorsqu'on est nécessaire de porter un pronostic.

(2) La science des pronostics est une partie de la Médecine absolument nécessaire à tout Praticien. Elle est sa boussole; c'est elle qui lui trace la route qu'il doit suivre, qui fixe sa marche: Par elle, il connoît le terme où doit aboutir

En quoi la science des pronostics peut être utile au Médecin.

Les Médecins ne sont pas les seuls

Cette vanité de prédire le sort des malades, n'est point particulière aux Médecins. D'autres sui-

la Maladie; quelle en sera la fin; si elle sera heureuse ou funeste. Cette connoissance le guide dans l'administration des remèdes, & surtout de la diète. C'est ainsi que, dans une *Maladie très-aiguë*, il prescrit une diète sévère, parce que les *symptômes* de la Maladie, & la rapidité de sa marche, lui assurent qu'elle ne sera pas de longue durée. Dans une *Maladie* moins vive, & surtout dans une *Maladie chronique*, qui paroît plutôt dans un état de station que dans une véritable marche, qui par conséquent doit durer plusieurs mois, plusieurs années, il prescrit des *alimens*, même solides, parce qu'il fait qu'un corps qui peut soutenir une abstinence de quelques jours, succomberoit, si cette abstinence étoit prolongée un mois & davantage.

Les cas où il faut porter un jugement décisif d'une Maladie, sont rares. Incertitude de la science des pronostics.

Mais cette science si utile, si indispensable au Médecin, deviendra funeste au malade, toutes les fois qu'elle sera maniée ou par un ignorant, ou par un imprudent. Il n'y a presque aucun cas où un Médecin soit forcé de porter un jugement décisif dans une Maladie, surtout lorsqu'on en craint une mauvaise issue. D'ailleurs rien d'aussi incertain que les pronostics dans les maladies. HYPOCRATE lui-même nous en prévient dans ses *Aphorismes*, sect. 2-19. On ne peut, dit-il, dans toutes les Maladies aiguës, prédire le sort du malade, soit pour la vie, soit pour la mort; & M. LE ROY, ancien Professeur de Médecine à Montpellier, que nous venons de perdre, & que la Physique & la Médecine regrettent également, nous disoit, dans ses leçons sur HYPOCRATE, qu'il avoit vu revenir un malade qui avoit eu le râle, *symptôme* qui a toujours passé pour mortel.

Suites funestes de l'impression que fait chez certains malades la proposition de les faire administrer.

Je fais que la Religion oblige le Médecin de faire remplir à ses malades un devoir indispensable. Mais rien ne l'oblige d'attendre au moment où le malade est instruit de son triste sort, par les visites indifférentes, par les propos interrompus, par les larmes & les pleurs de toute la famille. Si l'on attend cet instant pour lui conseiller de se faire administrer, il est à craindre que ce conseil ne soit pour lui un poignard qu'on lui plonge dans le sein.

J'en ai un exemple frappant dans une jeune femme attaquée d'une *fluxion de poitrine*, accompagnée de *fièvre putride*. Cette femme avoit vu mourir sa mère, le lende-

vent leurs exemples, & ceux qui se croient les plus savans, font souvent beaucoup de mal de cette manière. L'humanité, qui doit seule nous porter à rendre service aux malades, est bien loin de nous engager à exciter la crainte de ceux qui sont déjà assez malheureux d'être accablés sous le poids de la Maladie.

Un ami, & même un Médecin, peut souvent faire plus de bien, en se conduisant avec douceur, & en plaignant le malade, qu'en administrant les remèdes. Ils ne doivent jamais négliger d'employer le plus puissant des cordiaux, l'espérance.

qui se mé-
lent de pré-
dire le sort
des malades.

La compas-
sion & l'es-
pérance sont
plus utiles
aux malades,
que les remè-
des.

main du jour où elle avoit reçu ses Sacremens. Elle avoit entendu dire que son aïeule étoit morte de même : elle avoit toujours dit, avant sa Maladie, que si jamais elle étoit administrée, elle mourroit également. Elle tombe malade; sa Maladie se déclare avec les symptômes les plus violens. Je suis appelé le deuxième jour au soir : à ma seconde visite, je parle au mari de la faire administrer. On me fait part de sa répugnance; j'insiste, personne ne veut s'en charger : deux jours se passent en délais : à la fin, quelqu'un prend sur soi de le lui conseiller : aussi-tôt cette femme se croit morte : elle commence à délirer, & elle meurt en effet douze heures après.

Dès qu'un Médecin voit qu'une personne est attaquée de Maladie qu'il fait être dangereuse, & en deux ou trois jours il peut en être assuré, qu'il parle des Sacremens; & son malade, sur lequel la Maladie n'a pas encore épuisé ses forces, sera d'autant moins frappé de cette annonce, qu'il se sentira encore une partie de ses forces. Par ce moyen, il ne l'exposera pas à périr victime d'une frayeur qui, pour être mal-fondée, n'en est pas moins funeste.

Que le Médecin agisse de même à l'égard des dernières volontés du malade, & il aura prévenu tous les cas dans lesquels il se trouvera obligé de déclarer ce qu'il pense d'une Maladie. Dans toute autre circonstance, une réponse équivoque qui tendra à exciter, à ranimer l'espérance du malade, est la seule que l'on doive se permettre.

Quel mo-
ment il faut
choisir pour
leur faire
cette propo-
sition;

Et pour les
porter à met-
tre ordre à
leurs affaires.